

LEI  
DERNIER SERVANT

Da côté de Lang Mai, on signalait une bande de rebelles armés de fusils à tir rapide. Ils avaient campé sur une hauteur abrupte au-dessus de l'étang du Bang-Gis, qu'ils avaient rapidement fortifiés. De front, la position était imprenable. Il fallait l'attaquer par derrière, après avoir grimpé sur le mont du Daa qui la dominait, par une marche de nuit hardie à travers bois, tandis qu'un bord du lac une pièce d'artillerie attirerait l'attention de l'ennemi en faisant pleuvoir sur lui quelques schrapnells. En somme, rien de plus simple sur le papier... "120 cartouches réglementaires, 4 jours de vivres, effets de toile noire, moutons, sandales. Les soldats indigènes qui possèdent des souches en bon état sont autorisés à les prendre," ajoutait l'ordre. A l'heure dite, le détachement était prêt, rangé dans la cour du poste. Il se composait d'un canon de campagne avec six servants et un sous-officier, d'une demi-compagnie d'infanterie coloniale et d'une demi de tirailleurs annamites, pimpante, fringante et drôles comme tout avec leur petit obignon. "En avant, marche!" Les clairons lançant dans l'air leurs notes courvées: la colonne s'avance dans la plaine. Elle va vers la montagne en file indienne, par un sentier de rizière qui, peu à peu, dérobe ses interminables sautoirs le long de la pente ardue des mamelons, à travers la brousse et les hautes herbes. Bientôt le lac de Bang-Gis apparaît; sa nappe bleue, où le soleil jetait des fulgurances d'or, étincelait dans la décapare ombreuse des feuilles des arbres. Alors on fit halte pour attendre la nuit. Celle-ci venue, on se remit en marche. Les deux troupes de la colonne se séparèrent pour tourner la position, l'une au nord, l'autre au sud, et faisant leur jonction à la pointe du jour, s'abattre ensemble sur les ouvrages fortifiés, à occuper les issues latérales et prendre dans une courrière l'ennemi attentif à démolir les pièces de canon. — Vous avez bien compris, Vozard? avait dit le capitaine au moment de partir, il faudra commencer à bombarder ces masques à l'aube et continuer, toute que coûte, jusqu'à notre arrivée là haut! — Jusqu'à votre arrivée, mon capitaine! répéta le maréchal. Et les deux détachements s'enfoncèrent dans la nuit sombre, à travers les frondaisons argentées de lune, tandis qu'un lointain, dans la grande paix de la nature silencieuse, on entendait rugir des tigres et braquer des cerfs amoteux. — "Pièce... feu!" L'aube venait de se lever. Derrière la montagne, le soleil déboussait ses premiers rayons encore pâles. La campagne s'éveillait dans un blond sourire. — "Pièce... feu!" Les échos, à l'entour, répétaient le pétemet des petits canons crachant, de minute en minute, ses obus qui éclataient en l'air dans un gémissement de stupeur blasée. En quatre coups le tir fat réglé: il n'y avait plus qu'à continuer jusqu'à ce que les clairons des détachements annonçaient que l'on allait donner l'assaut. On manœuvrait selon la théorie, comme un polygone; les six hommes, quatre autour de la pièce, les deux autres faisant l'office de pourvoyeurs derrière le canon, semblaient mettre de la coquetterie à ce que leurs mouvements fussent impeccable. Follevoie, le peintre, regardait rapidement par le guidon, les redressait sur ses jarrets et levait le bras. Alors, tranquillement, Vozard commandait: — "Pièce... feu!" Cependant, le premier mouvement de stupéfaction passé, les Chinois se ressaisissaient. Il y eut, dans le fortin, un branle-bas général. Bientôt, à leur tour, ils dirigèrent sur les artilleurs un feu nourri. — Bon! s'écria Lavaille, le loctio de la bande, y a sûrement un baptême dans les environs: voilà les dragées qui rappliquent!... Les balles sifflaient autour de la pièce, s'enfonçant dans la terre molle en averse drue. Machinalement, chez eux hommes qui occupaient le feu de l'ennemi pour la première fois, il y eut un peu d'hésitation. — Si ça flotte dit Vozard avec colère, je fais décomposer! "Past!... Past!..." Les masques ne regardaient point ses manœuvres: pendant une demi-heure, ce fut une grêle de fer ininterrompue. — Le parapluie de la batterie, s. y. p. gossillie Lavaille. — Silence! Vous serez deux jours de consigne pour parler

le programme des croiseurs allemands, étant donné que la politique de destruction des navires de commerce est une chose du passé. M. Robertson a déclaré qu'à la suite d'études très minutieuses, l'amirauté avait décidé d'établir des bases frigorifiques pour l'emmagasinement de la cordite dans les navires de guerre. Il en résulte une dépense totale de 500,000 liv. et, dont 200,000 sur le budget de l'année suivante. — Past!... Past!... Soudain au-dessus de sa tête éclata un paquet épais de fumée moussée. — Mais, sabre de bois! ils ont aussi un canon! Les Chinois, en effet, possédaient un krupp et étaient parvenus à le mettre en batterie. — Eh bien, elle est bonne, celle-là! Au même instant, Lamblin, un des pourvoyeurs, poussa un cri terrible et tomba le nez en avant. — S'il se voyait rectifier leur tir, nous sommes frais, maintenant! On fit à bras en avant. On avança la pièce de deux cents mètres. Un quart d'heure après, les Chinois avaient repéré la position, et leurs projectiles éclataient de nouveau au-dessus des artilleurs. — Les rosses! exclama le sous-officier. Tout à coup une détonation formidable se produisit, répétée par tous les échos d'alentour: un obus chinois venait de tomber sur le canon et l'avait fait sauter. — Touché! fit Vozard, s'abaissant sur le sol, les entrailles fumantes. A la péterade violente avait succédé un silence effrayant: les servants gisaient par terre, frappés mortellement (par les six... Enfin, reprenant ses esprits, le sous-officier, dans une grimace de douleur atroce, murmura faiblement: — "Pièce!... feu!..." Mais le petit canon demeura muet. Alors, il retrouva son énergie; se volonte domina sa souffrance, et cria: — Tonnerre de chies, volez-vous tirer! Et, dans un râle, Lavaille répondit: — "Marche... je... n'ai... plus... de... mais!"

Le programme naval anglais.

M. Robertson, lord civil de l'amirauté, a fait l'autre jour, à l'occasion de la discussion du budget de la marine, l'exposé général de la politique de l'amirauté. Il montre, chiffres en main, que la flotte des contre-torpilleurs anglais est supérieure dans tous les points essentiels à celle des autres puissances. L'Angleterre base ses besoins en contre-torpilleurs sur des considérations stratégiques et non pas sur la politique de la supériorité aux flotilles des deux puissances les plus fortes. Actuellement l'Angleterre compte 191 contre-torpilleurs, l'Allemagne 83, la France 65. 5 contre-torpilleurs de haute mer et 12 contre-torpilleurs gardes côtes seront construits. En ce qui concerne les croiseurs, trois croiseurs extrêmement puissants du type "Invincible" et coûtant chacun 1,730,000 livres sterling sont en cours de construction. Trois croiseurs de la classe du "Minator" coûtant 1,400,000 livres sterling chacun, quatre croiseurs du genre "Warrior" et coûtant chacun 1,200,000 livres sterling sont terminés. La politique de l'amirauté a été de construire de puissants croiseurs cuirassés et de donner à l'Angleterre la première place en cette matière. L'amirauté tournera maintenant son attention vers les croiseurs d'autres classes. On construira plus tard des croiseurs du type "Boadicea", coûtant 1,350,000 liv. et spécialement destinés de par leur énormes soutes et leur vitesse aux croisières lointaines, et l'on remplacera ceux du type "Edgar". M. Robertson s'occupe ensuite des réparations et déclare que le gouvernement n'a pas fait d'économies maladroites. "Le gouvernement, dit-il, consacre davantage aux réparations que le gouvernement précédent"; ce qui va à M. Robertson une réponse de M. Arthur Lee, qui affirme que le gouvernement unioniste a laissé la marine en excellent état. Au sujet des cuirassés du type "Dreadnought", M. Robertson déclare qu'un commencement de la sensation, trois cuirassés figuraient au budget et que le troisième sera mis en construction, à moins que ce qui se passe à la conférence de la Haye ne permette au gouvernement de s'en dispenser. M. Lee insiste, déclarant que l'attitude de la conférence de la Haye sur la question du démantèlement est parfaitement connue. Sir Charles Dilke déclare que la flotte allemande est virtuellement sans importance en ce moment, excepté pour la rapidité avec laquelle on se propose de construire en Allemagne. Le programme augmenté de construction de croiseurs annoncés par l'amirauté est une réponse au programme des croiseurs allemands. Je ne pense pas qu'on doive s'efforcer de lutter contre

La Caricature des Moussard.

Billette venait apporter au "Quotidien Universel" son croquis hebdomadaire. Il fut obligé de patienter quelques instants dans l'antichambre. Le caricaturiste réputé accorda un dernier coup d'œil à son dessin. Il le représentait, cette fois, une famille bourgeoise, installée dans les fauteuils bourgeois, d'un salon bourgeois. Le père, revêtu d'une ample redingote, un journal sur les genoux, venait d'interrompre sa lecture. Il brandissait ses lunettes pour émettre cet aphorisme: "Non, madame, jamais, en France, les gouvernements n'ont intelligemment protégé les arts. Moi, si j'avais été Louis XIV, j'aurais décrété que Mme de Sévigné était autorisée à écrire en franchise postale." Billette estimait qu'un satiriste a le droit de se montrer irrespectueux. Il ne regretta point, certes, d'avoir témoigné de quelque irrévérence à l'égard du Roi-Soleil, ou de quelque familiarité envers Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné. Il éprouva de vagues remords, d'avoir rappelé lointainement, sous la dérogation de ces bourgeois ridicules, les traits de M. et Mme Moussard et de leurs deux fils. Les Moussard avaient été, de tout temps, de bons amis de sa famille. Antoine Grimal ouvrit la porte de son bureau: — Que nous apportez-vous de joyeux aujourd'hui, mon cher Billette? Grimal examina le dessin. Les personnalités importantes du journal s'empressèrent derrière le fauteuil directorial. On renonce parfois à louer un peintre. On craint de ne point rencontrer l'épithète qui convient à son genre de talent. Sans hésiter, Jean Supprime le secrétaire de rédaction, s'écria: "C'est pouffant!" Koll, le chef des informations, affirma: "Vous êtes vraiment génial, mon cher!" — Vous êtes doué d'une imagination très cocasse, mon cher, conclut Antoine Grimal. Mais enfin, est-il possible de concevoir, de toutes pièces, des têtes pareilles? — Oui et non, répondit Billette. A la vérité, je peux dire que je n'utilise aucun modèle. Je déforme à un tel point le réel! Ce sont des amis à moi que vous avez sous les yeux. Il assisteront peut-être à la soirée que je donne vendredi. Je parierais volontiers cinq louis, d'ailleurs, qu'aucun de vous ne les reconnaîtra. II M. Moussard, modeste courtier en diamants, avait toujours envié le sort de M. de Pluze ou de M. Blimsaut. A coups de banknotes, ces importants négociants en verroteries scintillantes peuvent s'offrir la satisfaction de faire reproduire leurs traits, à la sixième page des feuilles publiques. En dépliant son journal, M. Moussard s'écria: — Vite, vite, Hortense, Auguste, Totor, venez voir! Quand je vous affirmais que cela nous servirait à quelque chose d'inviter M. Billette à dîner! Il a mis notre portrait, ce matin, dans le "Quotidien"! Tu entends, Hortense, dans le "Quotidien"! Huit cent mille lecteurs! — Brave M. Billette! Lui que nous avons connu pas plus haut que ça!... C'est pourtant vrai que c'est nous. Malgré de consciencieuses investigations, les Moussard ne parvinrent à découvrir plus de trois clichés dans le "Quotidien Universel": les traits bien connus du Président de la République, la physionomie rébarbative d'un assassin que la police recherchait, avec activité, paraît-il, et leurs profils enfin. En pénétrant dans le café, où ils avaient l'habitude de prendre l'apéritif, M. Moussard et ses deux fils éprouvèrent la sensation d'être devenus des gens notoires. Leur accent se fit plus impérial pour commander au garçon les trois vermouths habituels. Un ami passa: — Eh bien, tu as vu, qu'en dis-tu? demanda Moussard père. Il tendit le journal: un sourire élargissait sa bouche. Trente secondes après, légèrement dépité, il ajouta: — Comment, tu ne reconnais pas? Mais c'est nous, gros malin! — Vous?... Peut-être... Quoi que vraiment!... L'ami fit observer que le mon-

sieur en redingote, et ses deux fils, portaient les cheveux en brosse; les Moussard avaient toujours séparé les leurs par une raie sur le côté gauche de la tête. De simples torçons — et non des lunettes — venaient en aide à leurs myopies. Depuis quand, d'ailleurs, présentaient-ils des joues rasées? Les fils Moussard, peut-être, mais leur papa. Il eût été désolé de les froisser. Il se voyait obligé d'avouer, cependant, que les nez droits tracés par le caricaturiste semblaient plus harmonieux que les nez aquilins que promenaient, à travers l'existence, les Moussard, de père en fils. — Au reste, mon vieux Moussard, si ça peut te faire plaisir... moi, tu sais, je veux bien... Ils absorbèrent, sans entrain, leurs vermouths. A quelle inspiration M. Moussard obéit-il? Il allait pénétrer sous le vestibule de l'immeuble qu'il habitait. Il s'arrêta, tout à coup, devant la vitrine du coiffeur, qui tenait boutique au rez-de-chaussée. Il parut hésiter un instant. D'une voix mal assurée, il murmura: — Il nous reste une demi-heure à perdre, avant le déjeuner. J'ai envie de me rafraîchir les cheveux. Pas vous, les enfants? Les trois Moussard prirent place sur les fauteuils du lavatory. — Naturellement, la coupe habituelle, messieurs? demandèrent les garçons. — Heu... heu, non... Si, pour changer... Il y eut un silence. Présicillamment M. Moussard et ses fils ordonnèrent: — Oui, pour changer, taillez-nous donc les cheveux en brosse. Moussard père ajouta: — Et vous me rasez la barbe... Mme Moussard s'avérait, en toutes circonstances, une mère attentionnée. Pendant le repas, tandis que Totor, la tête dans son assiette, disséquait sa côtelette, elle s'inquiéta. De légères rouges barraient les ailes du nez de son plus jeune fils. — Il me semble, Totor, que ton lorgnon t'écorche le nez. Il faudra y faire apposer des tampons de liège. — Bah, bah! intervint M. Moussard, tous les tampons de liège du monde n'y changeraient rien. Un pince-nez est un pince-nez. Regarde mon nez à moi. Et aussi celui d'Auguste. — Papa a raison, opina Auguste. Je ne sais si nous n'agirions point plus sagement en utilisant, à l'avenir, des lunettes. La bonne, en descendant, crut à plusieurs reprises entendre prononcer un mot dont le sens lui parut mystérieux: rhinoplastie. M. Moussard ne tarissait pas en éloges sur une certaine science, qui s'affirme capable de réparer les tares naturelles du visage, et qui — oh! je dis ça, Hortense, comme je dirais autre chose — permet de se procurer un nez tout différent de celui dont le hasard vous a doté.

SAINTS DE FRANCE  
SAINT VINCENT DE PAUL.

Un boulet siffla. Le pirate barbareque intimait à la tartane l'ordre d'amener son pavillon. — Bagasse! cria le patron provençal, je n'ai pas de canon, moi! Il va tout prendre! Seul des passagers, Vincent, un jeune prêtre d'une trentaine d'années, restait calme. Sur le pont, tous criaient, le patron continuait: "Mes olives, mon huile... tout, tout!... Qu'est-ce qui va rester?" Le jeune prêtre montra du doigt le ciel. "Dieu", fit-il. Le pirate barbareque prit non seulement l'huile et les olives, mais les passagers. L'équipage et la tartane elle-même. L'itinéraire se trouva modifié: au lieu d'aller de Marseille à Narbonne, on alla à Tunis. Les chrétiens y furent vendus comme esclaves. Vincent, le jeune prêtre, passa à trois maîtres différents. Le troisième, sous le turban et le burnous, gardait la figure d'un homme de l'Occident. Sa verge railleuse s'exerçait sans trêve contre son nouvel esclave. — Tu regrettes ton pays où tu vivais en seigneur? lui dit-il un jour méchamment. Vincent sourit. "Enfant, j'ai gardé les troupeaux de mon père dans la campagne landaise. Plus tard, j'ai pris soin d'autres bœufs. Dieu me les rendra, si lui plaît." — Si tu me croyais, Vincent, tu changerais de toi, comme je fis. Les monts de Savoie ont vu mes jeunes années, mais ce qu'on m'enseigna au village est resté dans bas avec les montagnes. Vive le Prophète, qui me donne le soleil de Mauritanie, les odalisques et le service de bons esclaves tels que toi! — Vive le Christ, qui permet que je supporte sans murmurer ma servitude! — Chien! cria le rénégat fou de colère et le bâton levé, voilà pour toi! Afin de se remettre, il but tant au souper — malgré la loi de Mahomet, — qu'il en tomba malade gravement. Vincent prodigua ses soins à son maître, nuit et jour il le veillait, toujours patient et d'égal humeur. S'éveillant une nuit inopinément, le Savoyard aperçut Vincent à genoux près de lui. — Que fais-tu? demanda-t-il au milieu de sa fièvre. — Je prie Dieu qu'il vous rende la santé." Le rénégat se mit à pleurer et implora du Seigneur le pardon de ses blasphèmes. Quelque temps après, complètement guéri, il s'embarqua pour la France. Vincent le suivait, non en esclavage, mais en fidèle ami. — Viens au pays avec moi, dit le Savoyard. Autrement, que feras-tu? Vincent répondit: "Je m'en vais aller où Dieu me conduira pour continuer ce qu'avec vous j'ai commencé: sauver les corps et les âmes." Et Vincent partit. Sa route fut longue, pénible souvent; mais toujours il y gagna une utile maison. Le jeune prêtre d'anton grandissait en autorité à mesure que la cendre grise de ses tempes se poudrait de neige. Un roi l'avait nommé aumônier général des galères de France. A une visite qu'il fit au bague de Marseille, on vit le prêtre s'attendrir de voir un forçat qui pleurait sa femme et ses enfants et, lui ôtant ses fers, se les passer lui-même. Sans cesse, il répétait: "Sauvons les corps en même temps que les âmes. Toutes créatures sont de Dieu." Le temps continua de courir. Sous l'égide de Vincent, des hommes et des femmes se groupèrent en saintes cohortes de la charité. Un soir, au collège des Bons-Enfants, les prêtres de la Mission s'inquiétaient. Leur supérieur, absent depuis le matin, ne rentrait pas. Au dehors, le vent et la neige faisaient rage, l'hiver était à sa plus grande. Enfin, un coup de marteau heurta l'huis massif et bientôt, dans la salle commune, entra celui que tous attendaient. Sous son manteau il portait un fardeau qui semblait encombrant.

écrié: "Tout-Puissant qui régné aux Cieux, ce n'est pas vrai, n'est-ce pas, ce ne sont pas les Moussard? La caricature que j'avais faite ne ressemblait pas aux Moussard? Et, en vérité, les Moussard ressemblent à ma caricature". Le domestique lui tendit une lettre. Un monsieur l'avait laissée, s'excusant de ne pouvoir demeurer davantage. Billette lut: — Cher Monsieur, "Gardez vos cinq louis. A l'avenir, conservez aussi vos dessins, j'ai le regret de ne pouvoir continuer à vous allouer 250 francs par semaine, pour de la photographie à la troisième page du "Quotidien Universel".

Le Pavillon DE CRISTAL

Aux temps éloignés où la foi musulmane brillait de tout son éclat, sous le sceptre glorieux de Soliman-le-Magnifique, le Cheik-ul-Islam (Chef de la Religion) d'ailleurs fut atteint d'une maladie dangereuse. A cette époque (tout a bien changé depuis!) les médecines étaient rares. De plus les étaient ignorants et — vaudra-t-on le croire? — enclins à faire payer leurs visites d'un prix fabuleux. Or le Cheik-ul-Islam tenait fort à son argent, bien qu'il fût malade de la perdre en perdant la vie. Tandis qu'il se débattait sur son lit de souffrance, partagé entre la crainte de la mort et la crainte de la dépense, on lui parla d'un vieux Juif, nommé Isaac, pauvre et obscur, mais possédant des secrets merveilleux pour rendre les malades à la santé. Sarmentant la réputation de tout bon serviteur du Prophète pour les descendants de Moïse, le Cheik-ul-Islam fit appeler Isaac et se remit entre ses mains. Longtemps les efforts du savant Juif semblèrent couronnés de peu de succès; mais la persévérance de ses soins finit par l'emporter sur la maladie. Un jour, après d'innombrables visites, il put déclarer à son auguste patient que tout péril avait disparu. Ce que voulaient dire ces paroles, quoiqu'on eût affaire au médecin pour la facilité de le comprendre. Il s'agissait d'acquiescer les honneurs et, comme il arrive en pareil cas, le Cheik se demandait: "Al-jé-été réellement si malade?" Une chose de moins était certaine: pendant des mois Isaac l'avait soigné, veillé, drogué avec un zèle infatigable. "Ma-sha-Allah!" pensait le vieil avaré, ce fils de chien va me réclamer une grosse somme. Quel moyen de me sortir de là? Quand Isaac revint (ce qu'il ne manqua pas de faire blébut, car il pensait, lui aussi, à la note) le moyen était trouvé. — Homme savant, lui dit le Cheik, tu m'as sauvé la vie, et le peu d'or que je possède ne suffit pas à payer ton dévouement. Aussi, vais-je te donner plus que de l'or. Il tira un papier, scellé et paré, des plus de sa longue robe. — Peux-tu lire? demanda-t-il. Isaac déchiffra déjà le grimoire. C'était un "teckhéré" (brevet) par lequel le Cheik-ul-Islam, en vertu de ses pouvoirs de vicair de du Prophète, garantissait à son sauveur la jouissance et l'habitation d'un pavillon de cristal, au paradis de Mahomet. Isaac, en bon Oriental, resta impassible. Dans sa barbe, toutefois, il murmura: "Puisent les chiens souiller la tombe de ton grand-père!" ce qui est un des jurons les plus courts de ses gens-là. Habitué d'ailleurs à faire contre mauvaise fortune bon visage, il dit tout haut: — Puisse votre Dieu conserver les jours précieux de Votre Altesse! Serrant dans sa poitrine la lettre de change tirée à son profit sur l'autre monde, il s'inclina jusqu'à terre, et quitta la chambre sans ajouter un mot. Dans le vestibule, se tenait Abdullah, le serviteur de confiance du Cheik, toujours aux aguets pour ramponner les visiteurs de son maître, avec cette formule qui est le fond de toutes les langues orientales: — "Benim bakachisch néredé?" Ou est mon cadeau? Isaac, libre enfin de laisser voir sa mauvaise humeur, lui répondit: — Ton cadeau? Sur ce que j'ai reçu moi-même, essaye de gratter quelque chose! Tiens! Regarde! J'ai emporté un "teckhéré" pour un pavillon de cristal en paradis! Abdullah, au comble de l'étonnement, n'insista pas davantage; mais, rentré chez lui le soir, il prit sa femme pour confidente des pensées amères qui l'agitait, et en lui:

— Sais-tu, Fatma, ce que vient de faire mon maître? Il a donné un "Djami Kioek", dans le paradis, à un chien d'infidèle Juif! — Ouf! Ouf! soupira la musulmane. C'est à toi qu'il aurait dû le donner, à toi qui m'as servi longtemps, et fidèlement! — Hélas! répondit Abdullah, j'ai servi le Cheik longtemps. Quant à l'avoir servi fidèlement, c'est une autre affaire. "El Hamd Allah" grâce à Dieu, j'ai en moi la prise de telle sorte que j'ai pu acheter cette maison et le jardin que l'entoura, sans compter quelques économies suffisantes pour nous mettre à l'aise tant que nous vivrons. Mais je n'ai jamais songé à un repos de mon âme. Et je pense maintenant que, si je pouvais acheter au Juif son "teckhéré", ce se serait pas de l'argent perdu. Que t'en semblerait-il? — Y aurait-il assez de place pour toi, pour moi et pour notre fille dans le "Djami Kioek"? — Partout où j'irai, ma femme devra me suivre, "Ma-sha-Allah!"

LOUIS XIV PACIFISTE.

Nos modernes pacifistes aiment à fêter le goût modéré de Louis XIV pour la guerre; ils le livrent dans les écoles à la raillerie des élèves et dans les réunions publiques à l'indignation de toutes les non-compréhensions pas sa haute dignité, sa majesté grandiose; ils ignorent qu'il fut un humanitaire avant la Conférence de La Haye. Avant de mourir, il dit cette parole qui était un regret et un conseil: "J'ai trop aimé la guerre"; mais il la voulait aussi douce que possible. Un chimiste, nommé Poli, avait découvert une composition terrible auprès de laquelle la poudre n'était rien. Venu en France en 1707, il offrit son secret au Roi, qui voulut le faire expérimenter sur le champ. Comme l'inventeur insistait sur les mérites de sa découverte, Louis XIV lui dit: "Votre procédé est ingénieux; l'expérience en est concluante; mais les moyens de destruction employés à la guerre sont suffisants; je vous défends de publier cela; aussi, contribuez plutôt à faire perdre sa mémoire; c'est un service à rendre à l'humanité." Si les pacifistes étaient des gens joyeux, ils élèveraient une statue à Louis XIV pour cette bonne pensée. On a fait du chemin depuis lors. Les diplomates délibèrent à La Haye pour rédiger des protocoles, mais les chimistes et les métallurgistes de tous les pays s'acharment à augmenter la puissance destructive des armées et des marines. Louis XIV s'y serait opposé.